

La nouvelle famille

MICHELLE STEINBECK

Je suis assise sur le mur devant le supermarché et j'attends mon père. Le magasin a brûlé. Les fenêtres ressemblent à des yeux dont les sourcils sont noirs de charbon, elles crachotent encore de la fumée. La ville entière est en effervescence: des feux d'artifice argentés fusent par les fenêtres fracassées de voitures, des containers à poubelles fondent dans une épaisse fumée noire. J'aurais bien aimé être de la partie: des policiers ont laissé tomber leurs boucliers et se sont lancés les uns aux autres d'une voix criarde, et les artistes se sont enfuis en riant. Mais bon, ils ne m'ont pas demandé si je voulais participer.

Le calme est revenu désormais. Les policiers nettoient les rues, avec des serpillères et des seaux pleins d'eau savonneuse. Et au supermarché, on a tout pour presque rien maintenant. Des flots de gens surgissent de l'obscurité pour venir se mettre en file. Ils sortent avec des sacs de courses pleins, de grands packs de bières et des chips. Ils portent plusieurs sacs à la fois – de temps en temps, un sac se déchire ou quelqu'un perd l'équilibre, et des poissons congelés et des saucisses tombent par terre, certains bondissent hors de la file pour les ramasser et les fourrer dans les poches de leur manteau.

Mon père aime quand on peut avoir des choses pour pas cher. Dans ces moments-là, il achète du thé et du chocolat pour toute une année. Il rôde dans les rayons jusqu'à ce que le clignotant s'allume et qu'un employé crie dans le mégaphone que pour les cinq prochaines minutes, tout est encore deux fois moins cher. Avant, quand il rentrait à la maison ces jours-là, mon frère et moi construisions des tours de boîtes de chocolat en poudre et de thé pendant qu'il préparait le repas à la cuisine en chantant des airs d'opéra.

Tous les matins, mon père secoue soigneusement les oreillers et les couettes pour que le soir, leurs plumes soient fraîchement gonflées et sentent l'air; c'est de cela que je me réjouis le plus après la serviette poissonneuse d'Alexander. S'il est vraiment sur cette île, il va venir, et moi je vais rester assise ici et je vais attendre. Mon père et moi resterons assis ensemble à la table de la cuisine et nous boirons du thé, je lui parlerai des artistes, du vieil amputé, d'Alexander et de Fridolin Seifert, de la valise plutôt pas. Nous ferons une colocation misanthrope qui remplit d'eau de mer les tasses à thé ébréchées et y élève des crevettes.

Je suis assise là et je balance mes pieds, et le magasin finit par fermer et la masse de gens se dissout.

C'est la nuit, la rue plongée dans une lumière orange. De temps en temps, quelqu'un passe devant moi avec un sac de courses plein à craquer, il l'apporte sans doute à sa famille, là où des bougies brûlent dans le salon et où de la soupe est servie dans des plats en faïence décorée.

Je m'imagine suivre un homme dans son appartement. Il est un peu chauve, mais il a une grande bibliothèque dans son salon et ça sent le bois. Et là, il y a des chandeliers en or et une gazinière avec des poêles, et dans celles-ci les restes du déjeuner. Dans une chambre, le mur est tapissé de cartes du monde, on y trouve un petit lit. Il s'est séparé de sa femme et a un enfant qui vient tous les deux trois jours, un enfant intelligent et calme qui aime lire et s'invente des histoires. L'homme l'aime beaucoup; quand l'enfant est là, nous restons assis tous les trois autour de la platine, nous écoutons des concertos pour piano et nous regardons le disque tourner.

Ça serait sympa, mais plus personne ne vient, plus personne ne passe.

De l'autre côté de la rue se dresse, en fer forgé, couvert d'arabesques et flanqué d'une haie, un portail de jardin. Par celui-ci, depuis un moment, une femme guette. Elle regarde à gauche et à droite, puis elle me fait signe, encore et encore, de traverser la rue. D'abord je reste encore un peu assise, puis je me laisse glisser du mur et je titube vers elle en reniflant.

Derrière la haie se trouve un immeuble blanc. Dans le jardin, quelques personnes sont déjà rassemblées, qui tendent le cou en direction de la maison. J'observe les visages très attentivement, pour voir si je ne reconnaitrais pas mon père parmi eux. Quelqu'un me prend par la main et dit: Il faut que tu voies ça. Il me tire par le bras jusqu'à la fenêtre, une femme hurle à l'intérieur. On me soulève et je regarde dans le salon – les gens exultent: c'est un miracle!

Ils se chamaillent sous la fenêtre, se font baisser la tête à grands coups; tous veulent voir la femme dans la maison pousser un être hors de son corps et hurler parce que ça la déchire vivante.

Le souffle court et le cœur battant, je me tiens à nouveau dans la rue. Au-dessus de moi luit un réverbère et une mite va s'y griller, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle soit complètement brûlée. J'ai une terrible nausée mais je n'ai rien dans l'estomac, le misérable sandwich au concombre est déjà digéré. Je me penche en avant et vomis. Lentement, un long, un épais fil de salive descend vers le caniveau.

Ma tête est sur le point d'éclater, ça résonne: ta naissance a été le plus beau moment de ma vie... Le sang et la merde giclaient... Ton père n'arrivait pas, il fallait qu'il termine son thé, alors que le travail avait déjà commencé... Tout travail ne produit pas du neuf...

Au-dessus des voix, dans ma tête, l'image de puissantes mains de docteur qui brandissent une crevette crispée et barbouillée, et les doigts longs et fins de mon père, les ciseaux à la main.

Au moment même où le fil de bave touche enfin le sol, quelqu'un me pousse dans le dos.

Alors, j'entends, wie geht's? Ça pourrait aller mieux, hm?

Les trois dogues me regardent en ricanant dans la lumière des lampadaires.

Je vois que je me suis ouvert les mains en tombant et veux me relever, mais une grosse patte m'appuie sur la poitrine et me repousse au sol.

Le dogue dominant s'ébroue, ses oreilles volent. Je vois maintenant que leurs nez sont éraflés et que l'un d'eux a perdu la moitié d'une oreille. Je repense aux enfants de la ville rouge et je m'efforce de ne pas sourire.

Tu trouves ça drôle, je suppose, crache le dogue à l'oreille esquintée et il veut se jeter sur moi, mais le meneur lui met un coup sur le museau. Il me regarde droit dans les yeux.

Où est la valise?, demande-t-il.

Elle l'a perdue, aboie l'autre.

Le troisième se penche sur mon torse et, attristé, laisse pendre ses babines. De la bave me goutte sur le visage.

Quel dommage, soupire le meneur. C'est qu'on avait déjà une oreille, il ne nous en manque plus qu'une.

Bouffer des oreilles, bouffer des oreilles, scandent les deux autres en faisant une petite danse pendant que le meneur se penche sur moi et renifle mon oreille. Je secoue la tête de gauche et de droite et il hurle: tu veux que je t'arrache l'oreille, ou le visage entier, hein?

Je ferme les yeux, sa langue me lèche le visage, je sens le souffle puant et chaud du chien dans mon cou. Des freins de voiture crissent – j'écarquille les yeux et vois le dogue se faire éjecter –, une main fond sur moi, m'attrape, je vole dans une voiture, et nous partons sur les chapeaux de roue.

Fridolin Seifert porte une moustache postiche et me sourit en pleine face d'un air sauvage. La fille au volant passe sa tête blonde par la fenêtre et envoie sa main faire le signe de la victoire. Puis elle tord ses bras vers l'arrière, me palpe le visage de ses deux mains tout en conduisant avec un pied. Seifert se penche vers moi, détache ses doigts de mon visage et s'exclame: Arrête de frimer!

Elle rit et je m'étonne: Seifert, tu as piqué ma valise!

Que dalle!, rayonne-t-il en faisant passer la valise de ses jambes aux miennes, je l'ai sauvée. Comme je t'ai sauvée toi à l'instant.

Ta gueule, frangin!, dit la fille, les mains de retour sur le volant, tu n'as rien fait du tout.

Elle tourne la tête et me lance un clin d'œil de conspiratrice. Elle a un anneau dans le nez comme un bœuf. Et une moustache, une véritable moustache blonde de Viking. Seifert voit que je la fixe du regard, fascinée. Il hausse les épaules jusqu'aux oreilles et ricane. Je le pousse contre la portière de la voiture. Sa sœur met une cassette dans l'autoradio. L'homme dans l'autoradio chante une chanson sur la guerre. Je n'ai encore jamais rien entendu de si beau.

Je suis assise entre Seifert et la valise, nous fonçons à travers des nappes de brouillard et des colonnes de lumière tombant des lampadaires, la sœur de Seifert tend les mains vers le toit et miaule avec l'homme de la cassette comme une chatte en chaleur. Seifert se joint à elle et moi aussi, j'inspire profondément et beugle jusqu'à ce que je n'aie plus de voix. Je frappe tour à tour sur la valise et sur le genou de Seifert et affiche un sourire de tarée.

Fridolin Seifert et sa sœur pissent dans l'obscurité. Elle ressemble à une pierre et lui ressemble à un arbre. Je flatte les flancs de la voiture comme si c'était un cheval. Et puis je remonte dedans et ouvre rapidement la valise. L'enfant cligne de l'œil. Je cligne de l'œil à mon tour.

Extrait de *Mein Vater war ein Mann an Land und im Wasser ein Walfisch*, de Michelle Steinbeck, choisi et traduit de l'allemand par Léo Thouvenin-Masson.

biblio

Mein Vater war ein Mann an Land und im Wasser ein Walfisch

Lenos Verlag, 2016.

10 Gedichte

Poésie, in *Idiot*, Anthologie Slowenisch/Deutsch, Ljubljana, 2016.

Meine Fälle

Nouvelles, in *Literarische Jugendhelden*, Büro für Problem, 2015.



JEAN-VINCENT
SIMONET

bio

L'AUTEURE Née en 1990 à Lenzbourg, Michelle Steinbeck a grandi à Zurich. Elle a suivi des études d'écriture littéraire à Bienne et vit désormais à Bâle. Elle écrit de la prose, de la poésie et des textes dramatiques (biblio sélective ci-contre), fait partie du comité de rédaction du magazine culturel, social et politique *Fabrikzeitung*, et organise ses propres manifestations littéraires (par exemple dans le cadre de *Dilettanten&Genies*). Depuis 2016, elle est également curatrice de *Babelsprech*, un forum international pour la jeune poésie germanophone. Ses textes ont été publiés en revue et en recueil, lus à la radio ou mis en scène au théâtre. *Mein Vater war ein Mann an Land und im Wasser ein Walfisch* est son premier roman. Il a été nommé pour le Prix du Livre allemand et le Prix du Livre suisse 2016. LTM

LE TRADUCTEUR Né en 1987, Léo Thouvenin-Masson a étudié la littérature allemande à l'Université Paris 4 Sorbonne et à la Freie Universität Berlin, ainsi que le violon au Conservatoire Royal de Bruxelles. Il a consacré son master à la traduction et en particulier aux problèmes posés par la transposition des dialectes. Il vit actuellement à Berlin, où il partage son activité professionnelle entre la littérature et une carrière de violoniste. Il a publié des nouvelles de Georg Klein dans la revue *Litterall* et est en train de traduire le premier roman de Michelle Steinbeck; il évoque les enjeux de sa traduction, sur le fil entre familiarité et étrangeté, dans un texte à lire sur www.lecourrier.ch/auteursCH

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation CÉrtli, de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.